

intelligence complète des lois physiques qui gouvernent le monde matériel ; et qu'on ne peut, sans erreur, attribuer à l'action d'une puissance suprême des événements et des phénomènes qu'on peut tout aussi bien déduire du jeu incessant des causes naturelles. Tant qu'on n'a point rencontré la limite où ces causes cessent d'agir, il n'y a pas lieu de faire intervenir, dans la discussion scientifique, la considération d'un Créateur. Mais le temps n'est pas loin où l'on se demandera et, déjà quelques penseurs audacieux se demandent : « Où est la démarcation entre l'action nécessaire de la loi et l'intervention d'une puissance suprême ? Où est la limite ? » Et ici se heurtent les propositions les plus opposées. Certains affirment que, la force et la matière suffisant à expliquer un si grand nombre de phénomènes physiques, ils sont en droit de supposer que l'univers tout entier et la vie organique elle-même n'ont pas d'autre origine. J'ose dire que rien ne les autorise à revendiquer Humboldt comme un des leurs. C'était un esprit trop logique pour admettre qu'un tout harmoniquement combiné peut être le résultat de circonstances fortuites. Le petit nombre de passages où, dans ses œuvres, il a fait usage du mot *Dieu*, témoignent évidemment qu'il croit en un Créateur, législateur et source de toutes choses. Deux de ces passages sont particulièrement concluants à cet égard. Dans le deuxième volume du *Cosmos*, en parlant de l'impression que l'homme reçoit de la contemplation du monde physique, il appelle la nature : « le majestueux royaume de Dieu, *Gottes erhabenes Reich*. » Ailleurs, une allusion à l'effroyable catastrophe de Caracas, ville détruite, en 1812, par un tremblement de terre, autorise le critique à inférer que Humboldt croyait à une providence spéciale. Il dit en termes émus : « Nos amis ne sont plus ; la maison où nous avons vécu est un monceau de ruines ; la ville que j'ai décrite a cessé d'exister. La journée avait été très-chaude ; l'air était calme ; le ciel n'avait pas un nuage. » C'était le jeudi saint, et la population presque tout entière était assemblée dans les églises. Rien ne semblait présager le désastre imminent. Soudain, à quatre heures dans l'après-midi, les cloches, qui doivent ce jour-là rester muettes, commencèrent à sonner. C'était la main de Dieu, et non la main des hommes, qui frappait le glas funèbre. »

Un mot encore et je termine. C'est au nom de la Société d'histoire naturelle de Boston que j'ai pris devant vous la parole. C'est grâce à l'initiative de cette Société qu'a eu lieu la célébration de ce mémorable anniversaire. Je la remercie de l'invitation qu'elle m'a adressée, de l'honneur qu'elle m'a fait ; je la remercie plus encore du généreux sentiment qui lui a fait consacrer le souvenir de cette journée par la création, au musée de zoologie comparée, d'une bourse qui portera le nom de Humboldt. Ce témoignage de bienveillance est, à mes yeux, une preuve nouvelle du zèle qui l'anime pour le progrès des sciences, zèle honorable qui sera, j'en ai la plus vive espérance, la seule cause possible de rivalité entre ces deux institutions si proches parentes, et leur nouvelle sœur de Salem (1). Nous avons tous une grande tâche à accomplir. Nous devons lutter de toutes nos forces pour élever le degré de culture du peuple américain, comme Humboldt a élevé celui du monde. Puisse la communauté tout entière comprendre avec une égale vivacité l'importance

(1) Un don récent de M. Peabody a permis de fonder à Salem, petite ville à quelques milles de Boston, un nouveau musée de zoologie.

de tout ce qui contribue à accroître, en n'importe quelle direction, les ressources de l'enseignement supérieur. Les souffrances physiques des misérables, les besoins des pauvres, les supplications des nus et des affamés éveillent la sympathie de quiconque a un cœur humain. Mais il est des privations et une détresse que seul connaît l'étudiant sans ressources ; il y a une faim et une soif que, seule, la charité la plus haute peut comprendre et soulager ; et, qu'on me permette de le dire en cette occasion solennelle, chaque dollar donné pour élever l'homme à une culture supérieure, dans n'importe quelle branche des connaissances humaines, a vraisemblablement plus d'influence, à lui seul, sur l'avenir de notre nation que les milliers, les centaines de milliers, les millions même de dollars prodigués journellement pour rapprocher le peuple du confort et du bien-être matériel.

Dans l'espérance que cet âge d'or viendra un jour, félicitons-nous de voir le nom de Humboldt associé d'une manière durable avec l'enseignement et l'instruction publique de ce pays, pour les institutions et les destinées duquel il nourrissait une sympathie si profonde et si affectueuse.

L. AGASSIZ,

Professeur à l'université de Cambridge-Boston.

— Traduit de l'anglais par FÉLIX VOGELT. —

FACULTÉ DES SCIENCES DE PARIS

PALÉONTOLOGIE

COURS DE M. A. GAUDRY

La théorie de l'évolution et la détermination des terrains. — Les migrations animales aux époques géologiques.

L'année dernière, en ouvrant le nouveau cours de paléontologie de la Sorbonne (1), je cherchais à me rendre compte de l'état de la science paléontologique, et, à la vue des rapides progrès de cette science, je vous disais : Il me semble que le moment est venu où il est permis de préparer quelques travaux de synthèse. J'ai essayé de montrer que l'on commence à entrevoir, parmi les êtres des âges passés, des indices de filiation. Je ne pense pas avoir eu tort d'aborder ce champ d'études, car j'ai été soutenu par vos sympathies au delà de ce qu'il m'était permis d'espérer.

Cependant les paléontologues n'ont pas seulement pour but de discuter les grandes questions relatives au développement des êtres ; ils ont aussi des devoirs à remplir vis-à-vis des géologues ; il faut qu'ils les aident à reconnaître les divers terrains de sédiment au moyen des fossiles que ces terrains renferment. C'est pourquoi, dans le cours de cette année, je m'attacherai particulièrement à décrire les types de fossiles qui servent le mieux à distinguer les assises de l'écorce terrestre. Mais, avant d'entreprendre cet examen, je crois utile de consacrer la leçon d'aujourd'hui à rechercher jusqu'à quel point les fossiles doivent réellement aider à déterminer les couches du globe. D'abord je rappellerai les services que la paléontologie rend aux géologues ; je dirai ensuite combien il faut prendre garde d'exagérer la valeur de ces services.

(1) Voyez cette leçon dans notre tome VI, page 18, 12 décembre 1868.

I. — Autrefois, on pensait pouvoir marquer l'âge des terrains en se fondant sur les caractères des roches; cette croyance se manifestait dans la nomenclature; on parlait de l'étage des schistes cuivreux, du calcaire magnésien, du grès bigarré, etc. Bientôt on s'est aperçu que la nature des roches varie extrêmement pour des formations de même âge; actuellement, la classification des couches sédimentaires repose surtout sur les données paléontologiques. Vous pouvez en juger par le tableau suivant, qui comprend les divisions les plus généralement adoptées par les géologues :

TERRAINS QUATERNAIRES. — Règne de l'homme.

TERRAINS TERTIAIRES. — Règne des végétaux angiospermes, des Poissons téléostéens, des Oiseaux, des Mammifères. — Disparition d'un grand nombre de types des âges secondaires. — Affaiblissement des Reptiles, des Céphalopodes, des Brachiopodes.

Néogène. Règne des végétaux pétalés. Développement de tous les ordres de Mammifères.
Éocène. Règne des Angiospermes apétalés, des Mammifères didelphes et pachydermes.

TERRAINS SECONDAIRES. — Règne des Gymnospermes (Cycadées et Conifères), des Coralliaires bien cloisonnés, des Échinodermes libres (Oursins), des Lamellibranches, des Céphalopodes Ammonitidés et Bélemnitidés, des Crustacés décapodes. — Poissons ganoïdes tendant vers le Téléostéen. — Développement des Reptiles, notamment des Dinosauriens, des Ptérodactyliens, des Énaliauriens. — Apparition des Oiseaux et des Mammifères.

Crétacé. Mélange des types secondaires et tertiaires.
Jurassique. Domination des êtres essentiellement secondaires.
Triasique. Mélange des types primaires et secondaires.

TERRAINS PRIMAIRES. — Règne des Cryptogames, des Médusaires, des Crinoïdes, des Brachiopodes, des Nautitidés, des Trilobites, des Mérostomes. — Vertébrés complètement développés (Reptiles et Poissons).

Houiller (et Permien). Développement des Reptiles.
Dévonien. Développement des Poissons.
Silurien. Règne des Articulés.

PROTOZOÏQUES. — Règne des Sarcodaires?

AZOÏQUES.

Si la plupart des naturalistes sont d'accord sur l'utilité de l'étude des fossiles, ils ne le sont pas encore sur la méthode paléontologique qu'ils doivent employer. Jusqu'à présent, la méthode que l'on a suivie pour découvrir l'âge des terrains a été surtout empirique. On a cru observer que les couches de même âge renfermaient les mêmes espèces; alors on a dressé des catalogues des espèces les plus communes de chaque étage. Lorsqu'on veut savoir l'âge d'un terrain, on fait la liste de ses fossiles et on la compare avec les diverses listes d'espèces caractéristiques. Soit une couche x à déterminer; je vois que ses fossiles sont semblables à ceux qu'on a déjà cités dans l'étage corallien, j'en conclus que cette couche est de l'étage corallien. Assurément, cette méthode est souvent excellente, et, autant que possible, il faut s'en servir. Mais elle est d'un emploi très-difficile, car les espèces se comptent par milliers; l'obligation de les connaître est un obstacle qui éloigne de notre science beaucoup de bons esprits. Ajoutons que souvent on ne rencontre que des espèces nouvelles, de sorte que, malgré la connaissance de longues listes de fossiles, on se trouve dans un grand embarras. Alors il faut chercher s'il n'y a pas quelque méthode rationnelle pour fixer l'âge des fossiles, et ceci conduit forcément les paléontologues à examiner la doctrine de l'évolution. Plusieurs personnes pensent que la discussion de cette doctrine a seulement un intérêt philosophique: je ne le crois pas; il me semble que nulle question n'importe davantage à la géologie pratique.

En effet, si l'on désespère de découvrir un plan dans l'ensemble de la création, si l'on ne suppose pas que l'histoire du monde organique est l'histoire d'une évolution où tout se lie, où l'être d'aujourd'hui descend de l'être d'hier et sera le propagateur de l'être de demain, on n'a pas de raisons pour s'attendre à trouver telle ou telle forme dans un terrain plutôt que dans un autre. Mais il n'en est pas de même si les espèces des différentes époques se sont enchaînées et ont été solidaires les unes des autres. Je vais en citer un exemple :

Les stratigraphes qui ont étudié les terrains tertiaires lacustres du centre de la France n'ont pu encore observer très-nettement les relations du calcaire de Ronzon, auprès du Puy-en-Velay, et d'un terrain situé dans l'Allier, près de Saint-Gérand-le-Puy, où l'on rencontre des ruminants appelés *Dremotherium* et *Amphitragulus*. Si l'on me demandait l'âge de la formation de Ronzon, je serais, au premier abord, embarrassé pour répondre, quoiqu'un savant géologue du Puy, M. Aymard, ait découvert de nombreux fossiles dans cette localité; car ces fossiles sont presque tous d'espèces particulières. Mais, comme je crois à l'évolution des êtres, je procède de la manière qui suit: Je regarde à quel degré d'évolution paraissent avoir été les animaux de Ronzon; M. Aymard m'a fait voir que les ruminants de ce gisement ont aux pattes de derrière quatre métatarsiens: deux latéraux, qui sont rudimentaires, et deux médians, qui sont grands et portent des doigts; ces os médians, libres dans la jeunesse, se soudaient lorsque les individus avançaient en âge; toutefois cette soudure était assez incomplète pour qu'on puisse toujours bien constater la présence des deux os. Or, on connaît l'âge des animaux fossilisés dans la pierre à plâtre de Paris (éocène supérieur); on sait aussi que ceux de ces animaux que l'on a trouvés jusqu'à présent ont leurs métatarsiens séparés. D'autre part, dans l'époque actuelle, et déjà à l'époque du miocène moyen, représentée par la faune de Sansan, plusieurs des ruminants (1) ont leurs deux métatarsiens médians intimement soudés. Puisque les ruminants de Ronzon présentent, pour la soudure de leurs os, un degré d'évolution intermédiaire entre les animaux de l'éocène supérieur et les animaux du miocène moyen, je suppose qu'ils sont aussi d'un âge intermédiaire: ils seraient donc du Miocène inférieur.

Si, maintenant, je regarde les ruminants des environs de Saint-Gérand, je vois que leurs deux grands métatarsiens sont complètement réunis; ils révèlent donc un degré d'évolution de plus que les ruminants de Ronzon, et je suis porté à croire qu'ils sont d'une époque un peu plus rapprochée de la nôtre. Mais je constate que leurs deux petits métatarsiens latéraux sont imparfaitement soudés; comme ces os sont intimement soudés (dans leur partie supérieure) chez la plupart des ruminants actuels et même chez plusieurs du miocène moyen, je suis disposé à conclure que les fossiles du gisement de Saint-Gérand sont d'une date géologique plus ancienne. Ainsi il paraîtrait probable que ce gisement, tout en étant un peu supérieur à celui de Ronzon, appartient encore à l'étage miocène inférieur. Après avoir regardé les pattes des ruminants, il me faudrait examiner les autres parties de leur

(1) Certains ruminants, tels que l'*Hyæmoschus*, ont conservé jusqu'à l'époque actuelle des caractères du type Pachyderme; dans toutes les époques géologiques, on rencontre de semblables exemples de genres dont la longévité a été très-grande. Pour juger l'âge d'une faune, il faut considérer son ensemble et ne pas s'attacher seulement à quelques formes isolées.

squelette ; je devrais faire de semblables recherches sur les différents animaux, et, si elles fournissaient plusieurs remarques analogues aux précédentes, je parviendrais à fixer avec une certaine exactitude l'âge du gisement.

Comme on le voit, l'étude de l'évolution pourrait offrir des secours pour la détermination des couches de la terre. Ces secours sont encore faibles : car, non-seulement l'histoire de l'évolution des êtres fossiles est à peine ébauchée, mais il y a d'éminents naturalistes qui nient que cette histoire soit possible, attendu qu'ils ne croient pas à l'évolution. En outre, la base de toute considération de ce genre, c'est l'embryogénie des êtres actuels, et cette science admirable est peu répandue.

II. — Quand même la paléontologie serait assez avancée pour que l'on pût souvent essayer de marquer l'âge des terrains d'après le degré d'évolution des êtres que ces terrains renferment, il faudrait apporter dans ce genre de détermination une réserve extrême. Deux raisons le commandent : 1° l'inégalité avec laquelle les changements des différents types se sont produits ; 2° les migrations des êtres aux diverses époques géologiques. Je laisse de côté le premier point, je m'en suis occupé ailleurs, il est incontestable. Je voudrais seulement dire quelques mots de la question des migrations.

De nos jours, diverses régions de la terre ont une faune et une flore spéciales : l'Europe, l'Amérique, l'Afrique australe, Madagascar, la Nouvelle-Hollande, etc., renferment des êtres particuliers. Les paléontologues avaient d'abord supposé que, dans les âges géologiques, la température avait été plus égale à la surface de la terre, et que par conséquent la répartition des êtres avait été plus uniforme. Mais des remarques faites dans ces dernières années semblent montrer qu'à la même époque géologique toutes les régions de la terre n'ont pas eu les mêmes habitants.

Je citerai d'abord les études de M. Barrande sur le terrain silurien de la Bohême. M. Barrande sépare les faunes de ce terrain en trois groupes bien distincts : la faune primordiale, la faune seconde, la faune troisième. Il croyait autrefois qu'en Bohême aucun animal de la deuxième faune n'avait passé à la troisième en dehors des colonies ; il admet aujourd'hui le passage de six espèces : chiffre insignifiant, si l'on réfléchit que la faune troisième compte 2000 espèces. Cependant, à divers niveaux des terrains de la faune seconde, M. Barrande signale des bandes qui renferment brusquement les êtres de la faune troisième. Sans doute on peut croire que, pendant l'époque de la faune seconde, des êtres identiques avec ceux de la faune troisième ont été formés de toute pièce, qu'ensuite ils ont été détruits, rétablis parfaitement semblables, puis détruits et encore rétablis exactement avec les mêmes caractères, etc. Toutefois, il paraît plus simple de dire avec M. Barrande : à l'époque où la faune seconde existait dans le bassin de la Bohême, la faune troisième existait déjà hors de ce bassin, et de temps en temps, elle lui envoyait des colonies.

Vous comprenez la conséquence d'une telle croyance ; autrefois, si l'on eût interrogé un paléontologue sur des fossiles siluriens de quelque pays inconnu, il aurait répondu d'un ton affirmatif : ces fossiles sont de la faune seconde ou de la faune troisième ; aujourd'hui chacun est hésitant, car des faunes qui, en Bohême, ont été successives, ont pu être contemporaines ailleurs. Lorsqu'on a trouvé dans le silurien d'Amérique des couches caractérisées par les mêmes êtres qu'en Europe, on a dit : voilà des couches d'Europe et d'Amérique

qui renferment les mêmes êtres, donc elles ont été formées à la même époque, elles appartiennent à la même phase d'apparition, et maintenant on devrait dire : voilà des couches qui contiennent les mêmes êtres, il est donc probable qu'elles ne sont pas strictement de la même époque, car ces êtres n'ont point passé en un instant d'Amérique en Europe.

La doctrine des colonies a été contestée ; elle suppose que des animaux mollusques et annelés ont persisté pendant un temps immense sans se modifier en rien, ce qui est en opposition avec les opinions jusqu'à présent reçues. Quoique j'aie été dernièrement en Bohême et que M. Barrande ait bien voulu me conduire sur le terrain des colonies, je m'abstiendrai d'émettre un jugement personnel ; lorsqu'un débat stratigraphique est engagé depuis plusieurs années entre des savants très-habiles, il serait téméraire à un voyageur qui passe de vouloir trancher ce débat. Mais que l'on admette ou que l'on nie certaines des colonies de M. Barrande, toujours est-il que l'ensemble des observations réunies par cet éminent naturaliste ne permet plus de douter que des animaux peuvent réparaître dans un pays assez longtemps après l'avoir quitté.

Je prendrai maintenant un exemple de migrations dans les formations secondaires. En 1864, M. Ramsay a fait à la Société géologique de Londres une adresse où il a résumé l'histoire de la succession des êtres de la Grande-Bretagne pendant l'époque secondaire. Dans ce discours, il a formulé le *principe de migration et retour*, pour expliquer plusieurs faits de réapparition d'espèces constatés par les paléontologues. Ainsi : dans l'étage calcaire de l'oolite inférieure, on voit beaucoup de mollusques ; dans l'étage argileux du Fuller's earth, ils disparaissent ; et dans l'étage calcaire de la grande oolite, on les rencontre de nouveau. Faut-il supposer que les mollusques de l'oolite inférieure ont tous péri, quand est venue l'époque pendant laquelle l'argile à foulon fut déposée, et qu'au moment où le calcaire de la grande oolite se déposait, des mollusques furent de nouveau formés de telle sorte que plusieurs se trouvèrent exactement semblables à ceux de l'oolite inférieure. Cela est possible ; cependant il est plus vraisemblable de dire avec M. Ramsay : « La majorité des formes qui ont passé du calcaire de l'oolite inférieure par-dessus la terre à foulon paraissent avoir fui le fond vaseux de la mer du Fuller's earth et être retournés dans la même place quand la période de la grande oolite commença. »

Enfin je citerai un exemple emprunté à l'époque crétacée. D'Orbigny avait partagé le terrain de cette époque en sept étages. En ce moment, MM. Pictet et Campiche publient un vaste ouvrage sur le terrain crétacé de Sainte-Croix dans le Jura suisse ; ne pensez pas qu'ils vont nier à Sainte-Croix les divisions d'étages admises par d'Orbigny ; tout au contraire, ils en reconnaissent un plus grand nombre. « Il faut, disent-ils, constater que dans le bassin de Sainte-Croix, les faunes crétacées sont remarquablement distinctes et sont le fruit d'un renouvellement presque intégral des espèces. Ce fait important est plus fréquent qu'on ne le croit, et en général, quand on étudie les faunes successives d'une région peu étendue, on trouve très-peu d'espèces qui passent de l'une à l'autre. » M. Pictet ne se contente pas d'étudier les espèces de Sainte-Croix à Sainte-Croix, il les suit dans les autres pays, et là il voit aussi des étages bien distincts. Mais voilà une curieuse révélation du grand paléontologue de Genève : c'est que ces étages ne commencent point partout au même point ; les séparations n'ont pas eu lieu exactement au même niveau dans les diverses régions : « Les

mélanges d'espèces d'étages différents sont d'autant plus fréquents que la distance géographique des couches comparées est plus grande. » Qu'est-ce à dire ? Cela signifie qu'une profonde atteinte est portée aux lois que les paléontologues admettaient autrefois. Nous croyions les étages géologiques si nets qu'on pouvait placer entre eux une lame de couteau ; nous pensions qu'à certains moments, les êtres ont disparu et que d'autres ont apparu. Maintenant on nous dit : cela est vrai, mais vrai seulement pour une petite étendue de pays ; les apparitions et disparitions n'ont été que locales.

Nous voyons partout des étages superposés, parce que rien n'est stable sur notre terre. Les régions mêmes qui ont semblé le plus à l'abri des grandes secousses, ont ressenti de fréquentes oscillations ; les fonds de mer ainsi que les continents se sont tour à tour élevés et abaissés ; les courants ont varié ; ils ont apporté à un moment de la boue calcaire, à un autre moment du sable, à un autre moment de l'argile, etc. En même temps que le monde physique changeait, le monde organique changeait aussi ; parmi les animaux quelques-uns périssaient, quelques-uns émigraient et d'autres venaient en leur place. Plus tard ceux qui étaient partis revenaient quelquefois ; mais, comme ils avaient voyagé à travers le temps ou à travers l'espace, ils renaissent dans la mère patrie presque toujours un peu modifiés : c'est pourquoi chaque étage a des formes assez différentes pour permettre aux naturalistes de leur imposer de nouveaux noms. Ainsi ce qu'en paléontologie on nomme un étage, ce n'est le plus souvent qu'une étape de voyage. Quand on compte, à Sainte-Croix, neuf étages de l'époque crétacée, cela signifie que, pendant une partie de cette époque, les êtres marins se sont déplacés neuf fois.

Assurément les remarques que je viens de rappeler ne prouvent pas qu'il faille renoncer à la détermination des couches du globe par le moyen des fossiles ; elles montrent seulement que cette détermination exige de grandes précautions.

Je ne pense pas, messieurs, qu'on soit fondé à me reprocher de vous révéler les difficultés de notre science : le monde, considéré au point de vue paléontologique, est si vaste et si beau, que je ne conçois pas comment quelques nuages jetés sur ses paysages magnifiques pourraient nous détourner de sa contemplation.

A. GAUDRY.

HOPITAL SAINT-ANTOINE DE PARIS

COURS DE M. LORAIN

La mortalité des femmes en couches

Cette question n'est pas seulement du domaine de la science pure. On peut considérer avec calme et étudier à loisir les maladies qui sont fatalement inhérentes à la nature humaine, telles, par exemple, que celles qui résultent de notre destructivité nécessaire. La sénilité totale ou partielle de l'homme, l'altération organique de ses viscères provenant d'une déviation de la nutritivité, d'une aberration dans la forme et le classement des éléments anatomiques, sont choses où la science contemplative trouve un aliment inépuisable, et où l'étude n'est point troublée par des considérations pressantes d'ordre social. Il n'en est plus de même quand nous assistons impatients et responsables à ces malheurs publics qui s'appellent épidémies. Nous devons, en pareil cas, abandonner l'analyse patiente des symptômes ou des lésions, et nous porter au devant de la cause des épidémies, afin d'en tarir la source,

si cela est possible. La société n'est responsable de ces calamités qu'autant qu'elle est mise en demeure d'agir par ceux de ses membres qu'elle a spécialement préposés à cette mission. C'est à nous, médecins, de signaler le danger et d'en étudier les caractères. Nous devons même stimuler le zèle assoupi d'une société qui s'abandonne elle-même, et la défendre contre sa propre indifférence. En ce qui concerne les maladies des femmes en couches, avons-nous fait notre devoir ? Sans doute, mais nous l'avons fait d'une façon intermittente. On se fatigue de lutter en vain ; on use ses forces et son ardeur dans une prédication à laquelle ne manquent ni les bonnes raisons, ni l'imminence et la permanence des dangers signalés, ni l'assentiment des auditeurs, mais à laquelle manquent les moyens d'exécution pratique.

Pour ne citer que les douze dernières années, nous avons vu cette grave question occuper pendant des mois entiers les trois compagnies savantes les plus compétentes : l'Académie de médecine en 1858 ; la Société de chirurgie en 1866 ; la Société des médecins des hôpitaux en 1866 et en 1869.

La lumière est faite ; le doute n'existe plus sur l'urgence d'une réforme fondamentale du système actuel d'assistance publique par rapport aux femmes en couches.

Je ne traiterai point ici la question sociale, et je désintéresserai du débat l'administration qui, n'ayant point droit à l'initiative des réformes puisqu'en cette matière elle n'est pas compétente, doit aussi être tenue en dehors de toute critique. C'est à nous de parler.

Le moment actuel nous offre un spectacle capable de convaincre les plus incrédules et d'entraîner les plus indifférents. Dans notre salle qui contient 18 lits et qui peut fournir 500 accouchements par an, les épidémies sont fréquentes et cruelles. Nous venons de voir, en un mois, sur 56 femmes accouchées 45 cas de maladie grave, et plusieurs cas de mort. Nous avons évacué à la hâte cette salle mortifère ; les pauvres malades sont retournées chez elles : dans quel état, avec quelles chances de guérison ou de mort ? nous ne pouvons le dire exactement. Plusieurs sont revenues mourir à l'hôpital. C'est un vrai désastre, et j'ajouterais, c'est pour nous une grave responsabilité morale. Il serait mal de vouloir atténuer ou masquer de pareils faits.

Les hôpitaux sont ouverts à qui se présente. Leur large hospitalité tente la misère confiante. La société se complait dans son œuvre de bienfaisance, qu'elle croit à l'abri de tout reproche, et se repose sur d'habiles administrateurs et sur des médecins d'une science éprouvée. Et cependant un grave danger se cache derrière cette hospitalité : les Maternités sont des foyers de mort. Écoutons les maîtres. M. Depaul s'exprimait ainsi devant l'Académie de médecine (1858) :

« Pour donner une idée de la violence et des effets désastreux de certaines épidémies, j'ajouterai que, du 13 avril au 10 mai 1856, on compta 59 morts à la Maternité. Le nombre des accouchements qui eurent lieu depuis le 1^{er} avril jusqu'à la fin de mai fut de 332. En prenant la moitié pour la période fatale que je viens d'indiquer, on est conduit à ce triste résultat, qu'il y eut au moins 1 décès sur 3 accouchements. » La conclusion du discours était prévue, M. Depaul la donnait en ces termes : « Il ressort bien évidemment de tout ce qu'on sait sur la marche de la fièvre puerpérale, qu'elle se développe presque exclusivement dans les maisons où sont réunies en certain nombre les femmes en couches, et que les cas qui s'observent